1re ANNÉE — No 13 Le numéro, 8 cts Samedi, 27 Septembre 1902



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

FRASER INSTITUTE.

SOMMAIRE

BERCEUSE (*Poésie*) .... PIERRE DE MILHAU
SOUS LES BOIS .... FRANÇOISE
LA CHANSON DES NOUVEAUX ÉPOUX .... JULIETTE LAMBERT
LETTRE DE PARIS .... VICOMTESSE D'AUBERVILLIERS
SA MAJESTÉ L'AMOUR .... MAX O'RELL
SOUS LA CHARMILLE .... J. S. LE SAGE
LE ROMAN D'UNE PRINCESSE (*Suite*) .... CARMEN SYLVA
FEUILLETON THÉATRAL .... FALSTAFF
LA MUSIQUE EST CIVILISATRICE .... MANON DESLYS
PAGES DES ENFANTS :
CAUSERIE .... TANTE NINETTE
UNE RÉPUBLIQUE D'ENFANTS .... D. C.
TRENTE ET UN ENFANTS .... MAXIMILIENNE DIAIS
LA CUISINE FACILE ....

Les numéros du mois d'octobre paraîtront le 11 et le 25.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 29 Septembre

Le Monde ou l'on s'ennuie

Semaine du 6 Octobre

LA BOULE

Matinée : Samedi.
Soirée de Gala : Mercredi.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

SEMAINE DU 29 SEPTEMBRE

La Closerie des Genets

SEMAINE DU 6 OCTOBRE

CLAUDE MENNOTTE

Théâtre de la Gaieté

1054 Rue Ste-Catherine

Mons. G. REY, *Directeur-Artistique.*

SEMAINE DU 29 SEPT. 1902

MARCEAU

Drame militaire à grand spectacle en 5 actes, un des plus grands succès Parisien.

Tous les Jeudis, Soirées de Gala.
Matinées tous les jours. Prix des Places,
Soirées : 10, 20, 25 et 30c. Loge, 50c.
Matinées : 10, 15 et 20c. Loge, 30c.
Dames, 10c l'après-midi dans la galerie.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT - DENIS

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL, MAIN 899

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Berceuse

Oh ! chante, chante, doucement ;
Que ta voix berce ma paresse ;
Ta chanson lente me caresse...
Oh ! chante, chante, doucement.

Rythme les mots, languissamment
Qu'aucun désaccord ne me blesse...
S'en va la douleur qui m oppresse...
Rythme les mots, languissamment !

Ils sont doux les mots que tu chantes :
J'ignore s'ils sont faux ou vrais ;
Mais que m'importe que tu mentes
S'ils sont beaux les mots que tu chantes.

Pour chasser les visions méchantes
Et pour endormir les secrets
Tourments que m ont fait mes amantes.
Oh ! chante, chante, doucement
Que ta voix berce ma détresse ;
Ta chanson lente me caresse
Et me fait perdre la raison.

PIERRE DE MILHAU.

Sous les bois

Club Winchester, septembre 1902.

C'EST par une adorable journée de septembre agonisant que je suis venue, à une altitude de plus de huit cents pieds au-dessus de Montréal, fêter les derniers jours du soleil...

Des nuages très flous, très légers, estompent d'une brume floconnante le bleu foncé du ciel. L'après-midi est tellement doux qu'il nous pénètre de sa mollesse exquise, cependant que l'esprit rêveur laisse les doigts immobiles sur le crayon.

Dans ces heures de charmes indéfinissables, où la belle saison, à son apogée glorieuse, entrevoit mélancoliquement sa décadence, est-il de langage assez divin pour peindre la beauté du décor magique qui s'offre en ce moment à ma vue, en face de cette forêt dont l'air auguste et la majestueuse splendeur défient l'expression pour une voix humaine ?

C'est dans les bois, toujours aimés et qui me rappellent de lointains souvenirs, que le sort clément me permet de vivre quelques jours. La maison du club et le lac qui la jouxte—le lac si paisible aux dormantes feuilles de nénuphar—seuls me séparent des lisières boisées où la lumière s'enténèbre, où le sapin mêle sa branchure sombre aux cimes rougeoyantes des érables, aux frissonnantes feuillées des bouleaux.

Dans ces profondeurs crépusculaires, le hibou houlloulera quand viendra le soir, et la brise des nuits, passant sur les eaux, bruira étrangement.

Je l'ai entendu ce bizarre colloque du vent et de la ramure, alors que la lune, froide et calme, refusait de l'écouter ; j'en ai eu un grand frisson, un frisson d'épouvante comme celui qu'on doit éprouver en face d'un mystère, d'un mystère attirant et sublime en sa terreur.

Comme on se sent petit près de cette nature sauvage et grandiose qui nous domine en un dédain superbe ! Je songerais à m'excuser de ma présence auprès d'elle, si je ne comprenais la raison de son mépris et combien peu mon insignifiance peut la troubler. Les blonds asphodèles eux-mêmes, croissant à travers le velours des mousses, restent indifférents aux éclats de la voix ; ils attendent, résignés, cette mort lente qui plane sur toutes choses et qui fane déjà l'extrémité de leurs fines dentelles.

Puis, quand le soleil glisse ses rayons à travers les arbres aux tons monochromes, reluisant alors comme autant "d'ostensoirs d'or," ou qu'il allume d'une flambée de pourpre les feuilles saignantes de nos érables, l'extase me revient et j'oublie tout, en la contemplation de ces harmonies d'automne.

Le lac est peuplé de nombreux habitants, et, mes compagnons de voyage, amateurs passionnés de la pêche, consacrent à ce silencieux plaisir, d'entières matinées. Ces distractions sportives ne me tentent guère, j'aime mieux regarder au loin que suivre attentivement le fil d'une canne à pêche.

Quand j'en ai la chance, et que je ne suis pas observée, je remets subrepticement perchaudes et goujons jolis dans les eaux du lac. Je suis avec délices la vie qui renait peu à peu dans leurs poumons asphyxiés les mouvements incertains de leurs nageoires, le frémissement des ouïes aspirant l'onde, puis leur course rapide pour regagner leurs humides demeures. Je crois bien qu'ils ne me gardent aucune reconnaissance les petits poissons—tout ce qui a vie est si ingrat ! — mais je suis intérieurement satisfaite de ma bonne action, car, nous ne pouvons vraiment être heureux sans désirer que tout le soit autour de nous.

Les oiseaux ont disparu. A peine, le *tirli* plaintif d'un petit chanteur, se perçoit-il à travers l'espace. Quel sera son destin ? je m'en émeus presque. Ils sont si tristes les nids que l'absence dépeuple !

Tout ici attire et retient. C'est non-seulement la féerie de ce grand tableau au-dehors, mais l'hospitalière cheminée où nous nous retrouvons le soir, autour de laquelle nous nous groupons en écoutant pétiller et craquer les bûches enflammées, en regardant se créer et disparaître les fantastiques visions des charbons ardents — telles, si souvent—se créent et s'effondrent

les héroïques chimères de notre aventureuse imagination.

Quel délice que cet isolement complet, que trouble à peine le léger crissement de la feuille feutrant les sentiers, et qu'elle va donc sembler énervante cette civilisation où il faudra retourner dans une courte semaine.

Le club Winchester est bien le lieu pour caresser un cher bonheur ou pour guérir une cuisante douleur. C'est dans cette paix profonde,—baume à la blessure, nourriture à la joie,—dans cet air tiède, plein de langueur, qui semble bercer âmes et choses en de longs endormements, que l'on voudrait attendre l'amour et la mort...

FRANÇOISE.

La Chanson des Nouveaux Epoux

PORTICI

MARIÉS la veille, ils écoutent le chant de leur cœur dans le grand silence. Immobiles, enlacés, ils regardent la mer, et leurs esprits confondus parcourent ensemble l'horizon splendide qu'ils ont choisi pour encadrer leur amour.

Les rives du golfe de Naples scintillent sous le feu des lumières, les étoiles brillent au ciel, et la flamme résineuse, allumée dans les barques des pêcheurs, dore les vagues.

Une chaleur accablante, tout le jour, a pesé sur les flancs du Vésuve ; mais, le soir, des courants de fraîcheur traversent l'air limpide.

Tous deux aspirent les senteurs vivifiantes de la mer. La douce brise caresse leurs fronts inclinés l'un vers l'autre. Ils rêvent, bercés par le va-et-vient de leur pensée commune, goûtant les langueurs voluptueuses d'un amour échangé.

Au loin, les îles d'Ischia, de Procida, de Capri, dessinées en noir dans la brume d'un gris clair, semblent voguer vers Naples, portées vers le flot.

Les pins se détachent sur la rondeur des montagnes de Castellemare, qu'ils couronnent d'épaisses guirlandes.

Assis, les nouveaux époux se lèvent, quittent le bord de la mer et traversent leur domaine.

Dans les allées profondes, les murs des terrasses sont recouverts de géranium-lierres en fleur, qui paraissent rosés même la nuit et répandent une senteur pénétrante.

Les hauts eucalyptus, redoutables aux arbres les plus robustes, dominent les massifs ; ils prennent vis-à-vis des yeuses et des cyprès, des attitudes de soldat d'une légion étrangère.

Les mimosas occupent toute la place qu'on leur laisse, tordus ou dressés ou pleureurs, avec leur infinie variété de feuilles, ou allongées ou courtes, ou rudes ou délicates. Ils frémissent au moindre frisson de la brise, et l'on entend le bruissement sec de leurs gousses nombreuses, témoignage de la fécondité de leurs fleurs.

Les palmiers, aux palmes recourbées, étendent leurs bras nonchalants et leurs mains aux doigts nombreux, avec des façons de bénir la terre. Les grands dracénas ont le tronc rugueux, comme la peau des éléphants ; ils balancent la tête et agitent leur feuillage souple, pareil aux plumes d'un bersaglière.

Noirs et touffus, les orangers et les mandariniers, dépouillés de leurs fruits, portent le deuil de leurs pommes d'or. De grands rosiers, fatigués de produire, et qui, pour avoir droit au repos de l'été, fleurissent leurs dernières roses, toutes à la fois, ont l'air lassé d'ornements après une fête.

Les amants cueillent à pleines mains ces roses, les effeuillent, se les jettent en riant à la tête, et en parsèment leur chemin.

Ils passent auprès des aloès sombres, gauches, qui menacent les promeneurs de leurs pointes, comme ces chevaliers de carton, bardés de fer et lance levée, qui, stupides, immobiles, menacent les visiteurs dans les galeries d'armes.

Des marguerites sont interrogées, et les jeunes époux ne leur permettent de répondre à leurs questions d'amour que par un seul mot : " Passionnément ! "

Ils reviennent au nid et s'arrêtent sur la terrasse, quittant à regret les étoiles, les arbres et la mer.

L'époux entraîne l'épouse sous un massif de grenadiers en fleurs. La tête appuyée sur l'épaule de son mari, la jeune femme quête et reçoit mille baisers. Une branche fleurie se pose sur le front de la bien-aimée. Il la brise et la fixe dans les cheveux noirs de sa compagne.

Leur amour est divin. Ni l'un ni l'autre ne trouvent aucune expression pour le peindre ; ils le respirent, ils le boivent, ils en sont ivres.

Leur bonheur est muet à PORTICI.

JULIETTE LAMBER
(MME ADAM.)

Lettre de Paris

Ma chère Françoise,

IL me faut bien du courage, bien de l'abnégation pour griffonner ces quelques lignes, au lieu de me livrer aux douceurs du repos qui me sollicitent de tous côtés. Vous savez si je suis batailleuse, eh bien, je me suis battue, par les ongles et par le bec, lorsqu'on est venu déranger nos écoles. Ne croyez pas, chère amie, que je me sois colletée avec quelque gendarme. Hélas non, ces braves gens obéissaient à la consigne, un terme étrange pour vous, hein, ma chère, mais que nous avons ici dans le sang. J'ai été pratique, américaine, comme nous disons ici. Du moment où M. Combes nous enlevait nos bonnes sœurs, j'ai réuni mes amies et nous avons décidé de trouver de bonnes laïques et nous avons réussi. Nous avons chez nous, maintenant, dans notre douce campagne de Viroflay, une bonne école qui recevra notre jeunesse à la rentrée des classes. J'ai gratté le fond de mon tiroir. Voilà pour les ongles : j'ai quêté partout, voilà pour le bec, et j'ai trouvé moyen d'installer une école vraiment modèle où nos chères petites seront élevées chrétiennement, à l'abri des coups de tête de M. Combes et, aussi, soit dit entre nous, à l'abri des spéculations politiques de nos propres amis, qui ont songé, dans cette guerre sainte, beaucoup plus à leurs intérêts électoraux qu'au sort des enfants et de ces pauvres religieuses.

Mais, chut, pas de politique, causons d'autre chose.

Vous avez dû entendre parler du potin. Oh quel potin ! à propos du déplacement du marquis de Montebello, notre ambassadeur à St-Péterbourg. Je n'ai pas besoin de vous raconter par le menu tout ce qui s'est dit, mais vous savez sûrement que c'est encore nous, pauvres femmes, qui payons les

pots cassés de la dispute. Un nouvelliste, né malin, a lancé le cri : "Cherchez la femme," et voilà tous ces aimables messieurs qui fouillent dans les moindres actes de la marquise, qui envahissent son intimité, ses chiffons, ses chapeaux, quoi ! Est-elle assez sotte cette histoire du chapeau, voyons. Mme de Montebello, vous le savez, est grande dame jusqu'au bout des ongles. Son élégance est parfaite et savante. Donc, Mme de Montebello, aux déjeuners de Compiègne, avec les femmes des ministres, paraissait en chapeau. Naturellement, ce chapeau qui était sur une forte tête, se défendait. Et Mme de Montebello, impeccable dans son expérience des cours et du monde, avait raison, en principe. Compiègne, c'était la grande vie de château, la grande villégiature ; et cela s'explique, puisqu'une partie de jardin ou une promenade en forêt peuvent suivre immédiatement le lunch. Il faut éviter le retard inutile d'une toilette avant la toilette obligatoire du soir. Mme de Montebello avait donc raison en soi, *in se* comme disent les latinistes, mais il y a les commentaires. Bien des gens disaient que l'ambassadrice aurait bien pu renoncer à son chapeau puisqu'elle était la seule ; qu'une distinction consiste à suivre scrupuleusement la mode : qu'une autre distinction consiste à ne jamais se faire remarquer et ne jamais donner de leçons, et qu'enfin, les avis sont partagés.

Voilà la vérité sur l'incident du chapeau, il y a eu des torts de part et d'autre. Ce que c'est que de ne pas comprendre, et, surtout, de prendre au pied de la lettre les dictées des arbitres de l'élégance.

Cependant, pour nous qui ne sommes pas des diplomates, nous avons toujours bien le droit de jeter un coup d'œil du côté des gravures, cela n'a pas la même importance que le baptême du petit ambassadeur ou le chapeau de la grande ambassadrice. Cette incursion dans le domaine mondain ne coûtera certainement pas aussi cher à notre pays que le verre d'eau répandu par la duchesse de Marlborough sur la robe de la reine Anne a coûté à l'Angleterre.

Ainsi, je tiens d'une confidence d'un grand couturier que, pour la mode, cet hiver, nous allons revenir aux beaux jours de 1830, mais chut, faut pas qu'on le dise, parce que la nouvelle pourrait effaroucher l'aréopage ministériel qui est beaucoup plus avancé que cela. J'ai vu des dessins, j'ai pénétré les mystères, ma chère Françoise, et je vous annonce que l'horrible réaction nous guette et que Combes lui-même n'est pas plus capable de l'arrêter qu'il n'a pu convaincre les Bretons de Landerneau. Tout nous rappelle nos grandes tantes, si gentilles aux débuts de Louis Philippe et de la reine Amélie. Ce sont de purs Gavarnis : mouvement tombant des épaules, élargies par de grands cols et de larges berthes : mouvement non moins tombant des manches, très volumineuses et, dans le bas, fronces et plis partant des tailles, double jupe, même. Car nous allons ravoir la double jupe ! Je vois d'ici la mine boudeuse de nos vieilles canadiennes à cette nouvelle. Cette moue, je l'ai faite moi-même, mais c'est passé maintenant. Nous qui nous vantons d'avoir eu des Jeanne d'Arc, vous qui avez eu des demoiselles de Verchères pour sauver la patrie, nous devenons de petites filles devant le monarque des chiffons. Héroïsme et frivolité ! Je comprends la vraie raison de cette contradiction ; ne sommes nous pas toujours sûres de plaire d'une manière ou de l'autre ? Ne savons-nous pas donner à tout ce que nous adoptons, ce cachet, ce chic qui le rend joli et nous avantage nous-mêmes ? Alors, pourquoi des bouderies et des préventions ?

Je suis, pour quelques jours, aux bains de mer et je me livre aux exercices les plus méthodiques pour remettre les nerfs. Une fièvre de gymnastique, de "physical culture," comme vous dites en Amérique, a envahi Paris. Nos murs sont recouverts d'affiches muticolores représentant des types de notre sexe, dans les postures les plus bizarres et avec les silhouettes les plus diverses, se livrant à l'emploi d'ustensiles de gymnastique américains. Cela manque généralement d'esthétique et nous rappelle durement ce que la baronne, mon amie, appelait "nos humiliations."

Pourtant cela n'inquiète pas tout le monde au même degré. Cette charmante Emma Calvé, l'adorable créature que vous connaissez, en prend bravement son parti. Voici une lettre d'elle que tout le monde dévore. Une amie lui demandait si c'était vrai qu'elle allait se marier avec Victor Caïn, l'artiste bien connu, et voici ce qu'elle répond ; vous allez voir si elle n'est pas la sweet des sweet :

"Il n'y a encore rien de fait, et pourtant j'ai bien essayé de persuader un brave garçon de m'arracher à cette triste vie de vagabondage.

"Quant à la personne dont vous me parlez, je l'ai amenée le mois dernier, à faire une demande en règle. Il y a bien longtemps que nous nous connaissons et que nous nous aimons, depuis le jeune âge. Nous avons pris ensuite notre essor, chacun de notre côté, et, de part et d'autre, nous avons eu nos aventures. Voilà maintenant que nous nous retrouvons engraissés et calmés, nous allons conclure une petite association mutuelle, panser nos meurtrissures et chérir nos âmes reminiscentes.

"Mais les solennités qui doivent cette fois, perpétuer nos affections, n'auront pas lieu avant l'année prochaine. Entre temps, vous me verrez à l'Opéra Comique tout l'hiver prochain, si je trouve une exercice assez violent pour me réduire aux dimensions nécessaires pour me permettre de pénétrer dans un autre costume que celui auquel les Américains donnent le nom de "Mother Hubbard."

"Si les mules dans les pattes desquelles mon bicyle s'est imprudemment lancé, il y a une quinzaine, avaient bien connu leur métier, j'ignorerais aujourd'hui cette anxiété, mais les ruades auxquelles elles se livrèrent rencontrèrent partout des contours si rembourrés qu'il n'y a eu aucune fracture, et, sauf quelques noirs et quelques bleus, je jouis en ce moment d'une santé qui est tout simplement énorme."

Sur ce joli mot, ma chère Françoise, je vous quitte, en vous faisant une nique amicale, et vous ne l'aurez plus, notre Calvé, nous la gardons.

Vicomtesse

d'Aubervilliers

Sa Majesé l'Amour

Maximes pour la femme mariée

NE dites jamais à votre mari que vous lui donnez *ceci* ou *cela* pour dîner, et non pas ce qu'il demande, parce que vous savez mieux que lui ce qu'il lui faut.

L'homme cèdera toujours à la femme qu'il aime, il fera pour elle tous les sacrifices que vous lui demanderez, mais il ressentira toujours qu'on lui dicte ses goûts à table. Il vous priera poliment de vouloir bien lui permettre d'être juge de ce qui est bon pour lui. Là-dessus, vous le trouverez inexorable et prêt à vous le faire savoir carrément.

Si vous conseillez à votre mari d'aller faire un tour de promenade, ne poussez pas plus loin le conseil. Ne lui dites pas qu'il devra prendre à droite et monter la colline, parce que l'air y est plus pur que dans la vallée, ou soyez certaine qu'il prendra à gauche, non pas pour vous contrarier, mais simplement pour affirmer son indépendance et se faire croire, même se persuader que, s'il est homme marié, il n'en est pas moins homme libre. Voilà ce que fera votre mari, si c'est un homme véritablement digne d'appartenir au sexe fort.

L'homme est affamé de liberté. S'il n'est pas vraiment libre, soyez charitable et donnez lui l'occasion de s'imaginer qu'il l'est. Il vous sera reconnaissant de cette attention délicate, et il ira se vanter, à son club, d'être un de ces heureux mortels qui n'ont pas perdu leur liberté et leur indépendance en se mariant. Il chantera vos louanges et vous fera une réputation de femme aimable, confiante ou diplomate. Ne vous plaignez pas de ce que votre mari se permet quelquefois de critiquer votre nouvelle toilette ou votre nouveau chapeau. Au contraire, rendez grâces au Ciel de ce qu'il remarque encore ce que vous portez. Il y a des maris qui, à ce sujet, laissent à leurs femmes la liberté la plus entière, sans jamais se permettre une remarque par la raison toute simple qu'ils se soucient fort peu qu'elles portent sur la tête une casserole ou un jardin potager.

Si vous voulez être parfaitement sûre qu'il aimera au moins une de vos toilettes, emmenez-le avec vous quand vous irez la commander. Consultez-le et faites semblant de trouver son choix excellent. Il admirera toujours cette toilette-là, surtout s'il a eu l'inestimable privilège de la payer.

La gaieté et la bonne humeur sont les clefs du bonheur dans le mariage. Ne prenez pas la vie trop au sérieux et, si vous avez la bonne fortune d'être dans l'aisance, faites que votre mari ne la prenne pas non plus trop au sérieux. Succombez tous les deux à mille et mille petites tentations, car, prenez-y bien garde, si vous résistez trop longtemps aux tentations, elles iront ailleurs et ne se présenteront plus chez vous. Soyez bien certains tous les deux que, lorsque vous serez au haut de la colline et qu'il vous faudra descendre de l'autre côté, vous ne laisserez rien sur le versant que vous quitterez, rien qui vaille la peine d'être regretté, si ce n'est les mille et une charmantes petites folies que vous aurez commises. Il arrivera un jour que, vous et votre mari, vous serez collés, de chaque côté de la cheminée, dans deux fauteuils où vous aurez grand peine à vous rendre. Faites provision de quelques bonnes scènes de jeunesse, d'amour, d'oubli, pour vous entretenir gaiement encore quand les jours raccourciront tristement.

Si votre mari a un dada, ne vous moquez jamais de lui ; au contraire, encouragez-le. Le dada est une faiblesse innocente, une folie douce dont nous nous sentons nous-mêmes suffisamment coupables sans avoir besoin qu'on nous la jette à la figure, ou qu'on nous rie au nez, ce qui est encore plus agaçant.

Je connais des hommes qui ne sont heureux que chez eux et qui, cependant, n'osent pas y changer un tableau de place, de peur que leurs femmes ne leur disent d'un ton goguenard : "Ah? te voilà encore à changer tes tableaux de place?" Un brave garçon de ma connaissance, dévoué à sa femme, adorateur de ses enfants, casanier, modèle d'animal domestique comme il s'en fait peu, me disait un jour : "Ma femme part demain pour la campagne, où elle va passer quinze jours chez sa mère." Et, se frottant les mains de joie, il ajouta : "Je vais pouvoir aller bouquiner sur les quais, et puis, je vais changer de place cette petite bibliothèque. Je préfère la voir près de la cheminée, les livres seront mieux éclairés." Et sa figure s'épanouit d'une oreille à l'autre, à la seule idée qu'il allait pouvoir faire tout cela. Quelle noce ! hein, pensez-vous ? Je le quittai en lui souhaitant en moi-même que la visite de sa femme à sa mère se prolongeât. Pauvre brave cher homme ! Y a-t-il des femmes qui sont bêtes ! Etre libre chez lui, c'est le bonheur d'un homme.—Ah ! madame, laissez votre mari "tripoter" à cœur joie ; permettez que le plus grand désordre règne dans son cabinet de travail ou dans toute autre pièce qui lui appartient. Chaque fois que vous entrez dans cette petite pièce-là, ne faites pas la grimace et ne vous mettez pas immédiatement à la recherche de la poussière qu'il peut y avoir sur les meubles ou dans les coins.

Laissez votre mari fumer et vos enfants jouer partout. Ne les forcez pas à se retirer comme des coupables, lui dans quelque trou du sous-sol, eux dans quelque mansarde près du grenier. Il n'y a pas de "bien aise" sans un peu de bohême. Que vous importe ce que diront les commères du voisinage sur la manière dont vous tenez votre maison, si votre mari et vos enfants vous admirent et vous aiment? Si quelque collet monté, pie-grièche de votre connaissance, répand le bruit que vous n'êtes pas maîtresse chez vous, que votre maison est une tabagie et que les enfants y jouent au steeplechase avec les meubles du salon, faites les aveux les plus complets et, pour obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes, montrez à tous ces gens-là les marques que les baisers de votre mari et de vos enfants ont laissées sur vos bonnes joues couleur de rose.

Et quand, au printemps, vous aurez décidé de faire nettoyer votre maison, choisissez bien le moment pour que vous puissiez donner congé à votre mari. N'oubliez pas celle-là, c'est une maxime d'or.

MAX O'RELL.

Quand on n'aime plus, on se demande comment on a pu aimer.

CHARLES CHINCHOLLE.

Sous la charmille!

"Je sens, à mes soupirs,
Que réelle est la vie!"

DANS un coin de jardin solitaire, peuplé de roses et de jasmins, s'élevait une charmille : délicieux berceau de verdure, qu'ornaient et recouvraient des vignes sauvages et lierres grimpantes ; pluies, soleil ou vent passaient, s'infiltraient à travers la frêle charpente de feuillage.

Néanmoins, sous cette toison rustique, les petits oiseaux : chardonnerets, pinsons et rossignols, habitués de ces lieux enchanteurs, avaient élu domicile, sous l'œil du Bon Dieu ! Aussi ces hôtes de la nature champêtre, se sentaient-ils bien chez eux, saluant de leurs roulades matinales, les premières lueurs de l'aurore naissante

Toute la journée longue, de leurs joyeuses trilles, ils charmaient, égayaient le rude labeur du jardinier, béchant, arrosant le potager de ses maîtres.

Quelques fois même, une gentille fillette y venait s'asseoir à l'ombre ; feuilleter d'un air distrait les pages d'un roman ou livre d'histoires. Dans cette atmosphère de douce fraîcheur et d'heureuse paix, elle interrogeait le ciel bleu par le treillis du bois de vignes ; elle laissait sa jeune imagination s'envoler vers des régions sereines du rêve et de l'au-delà. Pendant cette méditation angélique sous la feuillée, les oiseaux, hôtes de ces lieux inspirants, comme attirés par cette candeur virginale, drapée dans sa robe de mousseline blanche, venaient becqueter tout près d'elle, se posaient même sur les épaules ombrées de dentelles de cette captivante beauté d'âme !

Hélas, pour les petits des airs et de l'espace, comme pour les êtres pensants, les jours heureux sont comptés ! Seulement, avec cette notable différence que les premiers, d'instinct, subissent la peine sans murmurer, tandis que chez les seconds, faut-il encore l'effort de la raison éclairée pour s'y résigner chrétiennement.

Or, un jour, fusse vétusté du berceau, pourri, vermoulu sous sa grimpante verdure, un ouragan passant sur la contrée, jeta par terre la retraite champêtre. Ce fut, vous pensiez bien, un effarement général. Les aînés, les plus forts parmi la gent ailée, de s'envoler, de chercher refuge dans les bocages voisins, ou de se percher sur les plus hautes branches des grands arbres d'alentour. Les mères-oiseaux, pendant ce temps, transportaient en lieu sûr leurs petits à peine éclos, heureuses de pourvoir à leur sauvetage.

Un silence de mort suivit la catastrophe ; de temps à autre quelque trémol plaintif on eut dit un sanglot entrecoupé ; c'étaient des vieux roucouleurs qui s'informaient à travers l'épais fourré si personne de la famille n'avait été blessé, laissé sous les décombres ? C'était vraiment trop dommage, que ce bonheur de vivre fut si brusquement mis à néant.

Aussi le jardinier, une bonne pâte d'homme, eut il pitié de ce malheur tout naturel ; et en quelques heures, morceaux par morceaux il releva, fixa sur des bases très solides toute neuves, la charpente enfeuillée. Le lendemain matin, la poétique et pittoresque charmille, jadis domaine de rêve, asile d'ombrage, se dressait coquette et riante sous sa fraîche verdure ; mais veuve encore de ses petits locataires d'antan, charmeurs de ces lieux. L'attente ne fut pas de longue durée cependant, dès l'aube, aux premiers feux du soleil d'été, revinrent les oiseaux coutumiers de ces lieux enchanteurs. Cette fois leur chant matinal, disait l'alleluia de leur retour triomphal au berceau natal.

N'est-ce pas là l'histoire de certaines vies, celle de ces natures sensitives, dont le corps, enveloppe physique, n'est que la transparence de l'âme ? Lesquelles soudainement frappées par le malheur, voient leurs espérances, leurs illusions (ces oiseaux qui chantent en notre âme) s'envoler ! Mais bientôt le sentiment de la résignation chrétienne faisant place à une sourde révolte de l'orgueil blessé ; un regard d'en haut dissipant les nuages amoncelés par l'orage, relevant le courage abattu : l'homme entre en lice, frais, plus fort et plus dispos, pour la lutte suprême et le dernier combat, remporte la victoire décisive sur lui-même.

D'ailleurs, si chez les Grecs et les Romains, comme de nos jours ou soumet le corps à des entraînements physiques, comme préparation aux luttes athlétiques futures. De même dans l'ordre plus élevé du domaine religieux psychologique : les désillusions et revers sont les exercices spirituels, la forte semence caractéristique qu'un Dieu clément dépose au fond des âmes mystiques et sublimes à la vie, à la mort !

J. S. LE SAGE.

Québec.

Bibliographie

J'accuse réception de "La Revue du Bien dans la vie et dans l'Art." C'est un journal parisien littéraire et illustré.

Sommaire de juillet : Justice pour les bêtes, par Séverine.—Ode à la Presse, poésie, par Marc Legrand.—Chez les Artistes.—Jan Dédina, par Alex Boutique.—Le bien qu'on fait : Le concours des veuves.

Le bien à faire : A Ménilmontant, par Raymond Kœchlin.

Les disparus : Charles Hayem, par Léonce Bénédite.

Léon Garnier, par Paul Romilly.

Les œuvres : L'Association polymathique, pa· Léon Léger.

—La Petite Famille, par Ed. Géhin.

Les Actes : Héros martiniquais, par G. Gerville-Réache.

—Une bonne femme, par G. de M.

Gens de bien : Mme Haviansky d'Agreneff, par Vsse de Lysle.

Bibliographie par Ivanhoé Rambosson, Victorine Vallat, etc, etc, etc.

Veillée de dames

On a célébré à Nordhastedt au 25 juin dernier, dans le Schleswig, une fête qui, s'il faut en croire la légende, se répète tous les trois ans, depuis le treizième siècle.

A cette lointaine époque, une bande de brigands avaient envahi le village et avaient outrageusement battu les habitants. Mais les femmes vinrent à la rescousse de leurs maris et infligèrent une défaite signalée aux malandrins dont le chef fut pendu de leurs blanches mains.

En commémoration de ce brillant exploit, tous les trois ans, le jour de la Saint-Jean, les femmes font liesse et bombance ; leurs maris leur doivent une obéissance passive et ces fières épouses, pour montrer leur supériorité, accrochent aux lustres une pantoufle symbolique.

Le 26 juin, tout rentre dans l'ordre habituel des choses.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXV

Rauchenstein 23 Mai.

Ce bruit se répandrait aux quatre points cardinaux et je passerais éternellement pour un bas bleu. Pourquoi ne pas laisser les gens tels qu'ils sont? Toute personnalité est à mes yeux sacrée, intéressante et a droit d'exister en paix.

Nous avions aussi un de nos cousins communs. J'ai terriblement taquiné ce bon garçon. parce qu'il s'était fait beau pour les autres, avec une raie au milieu du front et une rose à la boutonnière. Il leur faisait des compliments sur leur beauté, leurs cheveux, leurs dents, leurs toilettes. Il n'a encore jamais essayé d'en faire autant avec moi ; je me serais moquée de lui, ou il aurait reçu un soufflet. Je trouve offensant ce genre de compliments : cela veut dire : "—Comme tu n'as pas un grain de cervelle, on te traite ainsi qu'un cheval ou un chien ; on parle de la couleur de ton pelage, de tes allures, et de tes dents, — " Il y a même des animaux qui ne le supportent pas : Mara cligne des yeux d'un air offusqué et détourne la tête, quand on parle d'elle ou qu'on s'en moque. Je dis à mes cousines ce que je pensais ; elles me regardèrent, stupéfaites, et mon cousin rit si fort que je fus obligée de lui taper dans le dos pour l'empêcher d'étouffer. — "Ulla ! Tu es coquette comme une vache !" criait-il. C'était très comique ! Vous pouvez vous représenter la scène : mes cousines piquées, moi étonnée et mal à l'aise, et mon cousin dans de vrais spasmes, tout cela pour une réflexion naturelle et fort innocente.

Il me semble souvent que j'ai un voile devant les yeux. Je ne comprends pas pourquoi l'on rit, ni ce qu'on veut. dire. Je réponds simplement à ce que j'entends, et ensuite je remarque que la phrase doit avoir quelque sens caché ; alors je deviens toute rouge à l'idée de ma sottise et je me demande comment les autres peuvent bien interpréter mes paroles. Que signifie, par exemple, votre phrase : "que j'ignore ce qu'est *donner*, car je ne donne rien ?"— Je ne puis concevoir ce que vous voulez dire. Que voulez-vous que je donne ? Une de mes cousines m'a dit. — "On se sent toujours incomprise" — Je lui ai répondu :— "Quand je parle allemand, tout le monde me comprend ; c'est moi qui ne comprends pas les autres." — "Tu es vraiment par trop antédiluvienne !"

Il faut que ce soit vrai, car les livres ne m'enlèvent pas ce voile, et des gens, qui ne sont certes pas plus intelligents que moi, paraissent savoir le mot de choses que j'ignore. Quand je le soulèverai, le voile, m'arrivera-t-il comme au jeune disciple de Saïs ? Les autres pourtant ne meurent pas de leur science. Je ne sais même pas où la chercher, cette science ; je l'ai dit à mon père qui m'a caressé les cheveux et m'a répondu : — "Ce que la forêt ne t'enseigne pas, tu n'as pas besoin de le savoir."—Je l'ai dit à ma grand'tante qui a souri finement : — " N'y touche pas, ma petite ; ça brûle !" — Je l'ai dit à Hulotte qui est devenue très grave et m'a dit : "—Il viendra un grand maître qui s'appelle l'amour ; celui-là t'ouvrira les yeux d'un seul coup, et tu resteras clairvoyante toute ta vie.

" — A-t-il été ton maître, Hulotte ?

" — Oui, un maître bien dur, dont la main m'a broyée.

" — J'aime mieux rester toujours ignorante, Hulotte !

— " Hélas ! mon enfant, personne ne te demandera si tu veux garder ton ignorance, ou si tu préfères le maître ; il vient sans qu'on le réclame, comme le soleil, l'orage et l'ouragan, personne ne sait d'où, ni ce qu'il fera de toi, ni comment il modèlera ta vie. Ce qui t'est le plus cher te deviendra étranger ; ce que tu ne connais pas, tu le désireras avidement ; ce qui te réjouit te paraîtra plein de souffrances, et ce que tu ne soupçonnes pas, ton plus grand bonheur !

— " Hulotte ! je ne veux pas ! j'ai peur ! je veux m'abriter sous ton aile ! Cache-moi !

— " Je ne puis te cacher, il est tout proche !

Vous ne pouvez croire quelle angoisse je ressentais ! Je n'ai pourtant pas le cœur timide ; mais je tremblais, parce que celles qui parlent ainsi ont les cheveux gris, beaucoup de rides et soupirent souvent. Je ne veux pas soupirer, je veux vivre !

Que devez-vous penser de tout ce que je vous écris ? J'ai été très troublée durant ces derniers jours, comme l'atmosphère avant l'orage, l'oiseau avant la tempête. Tout est changé autour de moi ! J'ai devant les yeux un nuage épais, et il me semble que derrière, ce n'est plus le cher paysage que je connais comme mon Pater, mais quelque chose de tout à fait nouveau que je n'ai jamais vu. J'ai si souvent cherché autrefois la place où était mon cœur, sans pouvoir le sentir battre, et maintenant ses secousses m'ébranlent tout entière ! Je crois que c'est la faute de cette méchante Hulotte et de ses effrayantes prophéties. Je ne veux pas la croire et pourtant je la crois, et je voudrais écarter de moi cette épreuve, si je pouvais la deviner et la saisir. C'est comme le poids perpétuel d'un remords, et je n'ai pourtant rien fait de mal.

VOTRE SOTTE PETITE ULRIQUE.

XXVI

Griefswald, 26 Mai.

Noble amie,

Connaissez-vous le parfum de votre papier ? Je viens de m'en griser ; j'ai fermé les yeux, appuyé mon visage sur les feuilles, pas sur ces feuilles de chêne qui encadrent si gracieusement la première page. (J'espère bien que vous les avez cueillies pour moi, et qu'elles ne sont pas le rebut de vos cousines). Alors passent devant mes yeux les tableaux du souvenir, surtout de ce jour de pluie où je pénétrai dans une pièce à demi obscure.

Une individualité puissante a cette propriété rare de pénétrer d'elle-même tout ce qui lui appartient ; c'est ainsi, par exemple, qu'elle agit de loin, par le seul parfum du papier sur lequel a glissé sa main.

Je suis ravi que vos princières cousines vous aient ménagé une bonne désillusion, et cela pour beaucoup de raisons ! Mon arrogance masculine me dit naturellement que mon influence s'est placée entre Ulrique et ces nobles demoiselles. D'ailleurs le festival approchant, c'est une satisfaction de vous voir vous accoutumer aux désillusions ; je pourrai peut-être me glisser à la dérobée dans le nombre et y passer inaperçu.

"Personne ne doit être contraint !" — Quelle erreur, mon enfant ! On "est contraint" du berceau à la tombe, et du moment où la contrainte cesse, c'est qu'on est fou ou mort. Du reste, c'est discuter sur les mots. Qu'appelez-vous "contrainte" ?

La philosophie que vous enseigne les bois me plaît tout particulièrement. Il est vrai qu'elle évite sans cesse de conclure ; mais celui qui veut vivre ne doit pas s'élever au-dessus du niveau commun. C'est par esprit de conservation que l'humanité massacre ses grands génies et ses prophètes. Tout ce qui est grand exerce une action destructive. Voilà pour vous une miette assez dure du pain de l'expérience ; préservez-vous donc, vous et votre race, de ce qui est *grand*. Comme je ne suis pas "de race" et que je n'attache pas une forte importance à ma propre personne, je pourrais sans crainte aborder "le grand" ; mais, lorsque je crois avoir renoncé à tout lien personnel, mon cœur reste accroché à quelque clou. Cette fois il s'agit d'un roman. Je suis descendu depuis quelques temps de la poésie lyrique aux romans ; j'aurais donc pu dire mon mot dans la conversation, pendant votre partie de campagne. Ce qui m'intéresse infiniment, c'est de vous entendre dire qu'on devrait écrire un roman "qui serait la vraie vie" ! Chère enfant, mais c'est tout à fait inutile de l'écrire ! Vous demandez aussi pourquoi on parle toujours de l'amour ? C'est qu'il a une certaine importance pour l'humanité. Sauf la question de l'alimentation, c'est la seule à peu près, qui soit demeurée exactement la même, depuis qu'existe en ce monde la naissance et la mort. Les autres changent. Et sans le savoir, un artiste est toujours attiré par ce qui est éternel. et défie la mode et le temps. Là ! je prends vraiment un ton de précepteur ! C'est que notre correspondance tire à sa fin. Après une entrevue, nous aurons réciproquement assez l'un de l'autre. Maintenant pardonnez-moi mon impertinence. Vous m'avez traité une fois de "bienfaiteur du peuple ! —" ; je devais donc être avant tout éducateur de princes ; puisqu'à votre avis, un prince sage est le seul vrai bonheur d'un peuple. Vous avez déjà des instruments de torture dans les cachots paternels : que vous faut-il de plus ?

Il y a aussi des revenants dans ma vieille maison, mais des revenants correspondant à son modeste passé. On entend traîner des chaînes dans les caves privées d'air. La nuit où je naquis, ce bruit de ferraille était si fort, que Mine craignait pour moi l'avenir le plus effrayant. Le grand Napoléon mit à haut prix la tête de mon aïeul, et ne réussit pas à le prendre ! Peut-être un petit prince offrira-t-il une faible somme pour la tête du petit-fi's, et le prendra ! Alors je secouerai mes chaînes à renverser les rochers.

Ulrique si vous étiez un homme, comme je vous apprendrais à haïr cette médiocrité générale vers laquelle notre siècle dirige tous ses efforts. Grâce à l'influence de votre sexe qui perce toujours, vous ne devez et ne pouvez apprécier que le juste milieu. La médiocrité ne heurte personne ; elle n'est ni chaude, ni froide, mais tiède, température plus confortable.

Votre Hulotte a tort quand elle dit que le plus grand maître de l'humanité s'appelle l'Amour.

Non, Ulrique, il s'appelle la Douleur. L'amour épaissit ce voile dont vous parlez ; il n'est lui-même qu'un voile chatoyant qui ne change rien aux choses, mais (ce qui le rend dangereux) les présente sous de brillantes couleurs. Seule, la douleur fait la lumière, dissipe le nuage et montre les objets tels qu'ils sont, autant du moins qu'ils sont visibles et qu'ils existent. Parce que tout ce qui est grand est accompagné de douleur, comme la naisance et la mort, il y a aussi un amour très douloureux ; c'est le plns grand de tous ! Peut être Hulotte parlait-elle de celui-là ?

Ulrique si jamais vous aimez, vous comprendrez peut-être ; car j'ai vraiment en vous cette confiance, quoique fille de prince, que vous pourrez une fois dans votre vie éprouver un sentiment vrai. Même si les petitesses d'ici-bas ne mettent pas d'obstacles dans la voie de votre bonheur, le ciel en mettra sans doute. Vous sentirez alors avec un désespoir violent qu'*elle* appartient à un monde et vous à un autre, qu'il peut y avoir bien des ponts jetés sur le précipice qui sépare ainsi deux créatures humaines, mais que ce sont toujours des ponts branlants. Les tendances de sa nature seront différentes de la vôtre. Quand vous chercherez l'ombre, elle fuira vers la lumière elle se tordra dans l'angoisse, vous serez près d'elle, n'y pouvant rien. Mais vous allez finir par croire sérieusement que je veux vous faire aujourd'hui une conférence, et empiéter sur les droits de mon collègue, le professeur de psychiatrique.

"— Personne ne doit être contraint", dit ma Princesse. Je suis pourtant contraint aujourd'hui de m'avouer un peu fou, peut-être parce que je n'ai pas dormi les nuits dernières. J'aurais mieux fait de ne pas vous écrire ; mais il faut que vous receviéz cette lettre avant votre départ pour Cologne ; or, donc, à la poste !

Je ne connaissais pas autrefois l'irrésolution ; ce qui me passait par la tête devait s'exécuter, qu'il fallût ployer ou briser l'obstacle. Cette fois, j'hésite et je balance, comme les joncs près de la rive. De grâce, ne vous moquez pas de moi ; il s'agit de mon équipée à Cologne, et une telle vétille demande tant de réflexions ! Il faut déplacer un de mes cours, laisser de côté quelques corrections d'épreuves. Vous comprendrez que des choses si graves puissent me priver de sommeil.

Je suis parti avec aplomb, sans réfléchir, pour Rauchenstein, et quand il s'agit de Cologne où m'attire ma passion pour la musique, je réfléchis des semaines entières, autant de semaines qu'il y a entre Pâques et la Pentecôte.

(A suivre.)

Feuilleton Théatral

TRÈS pimpant dans son nouveau costume blanc et or, le Palais Royal a offert à ses habitués un spectacle charmant à l'occasion de sa réouverture.

"Paris-Montréal," revue-vaudeville en trois actes de MM. Numa-Blés et Lucien Boyer est une de ces pièces sur lesquelles on résume son impression en disant comme le poète : "J'ai ri, me voilà désarmé." Je vous présenterais bien les personnages pour qu'ils vous contassent leur petite histoire, mais voilà, d'histoire ils n'en ont pas.

En effet, les auteurs ne sont pas très fixés comme il convient à des révuistes. Leur fonction est de blaguer et pourvu qu'ils blaguent avec esprit, personne ne leur en voudra de leurs espiègleries. Ils peuvent impunément donner des chiquenaudes sur tous les nez et des pichenettes sur les plus gros "pifs" politiques ; ils sont libres, ils ne blesseront personne. Et puis il faut se souvenir qu'ils chantent et tant qu'on chantera les gouvernements pourront dormir tranquilles sur leurs moëlleux oreillers administratifs ; ça ôte aux mécontents toute velléité de crier.

Les auteurs de "Paris-Montréal" bien que parisiens ont montré qu'ils connaissaient le public montréalais en blaguant, en chansonnant les divers partis politiques, les choses et les gens, le monde et la ville ; en commentant de façon ironique les faits du jour et de la veille, les potins, les évènements de toute nature ; en mettant en lumière par un tour adroit les défauts de telle institution, les inconvénients de telle pratique, enfin les côtés médiocres ou ridicules de telle œuvre.

Les deux premiers actes de la revue de MM. Blès et Boyer sont satiriques comme il convient et le troisième parodique comme il sied à toute revue qui se respecte. Car dans son débraillé apparent la revue observe une tetchnique régulière, tout comme de la tragédie classique.

Le premier tableau est très comique et bien enlevé. Il y a malheureusement dans le second des "vides" par ci, par là, qui le rendent languissant. Cependant cette impression est vite dissipée par le troisième acte, qui est désopilant.

Somme toute, "Paris-Montréal" est une revue fort amusante, qui mérite d'avoir un énorme seccès. Elle a la première des qualités, la bonne humeur ; elle est en plus foncièrement honnête, quoique bon enfant. Les couplets pétillants sont arrangés sur des airs connus dont le choix aussi bien que l'arrangement font honneur au populaire chef d'orchestre du Palais-Royal.

Etonnez-vous donc après cela qu'on a refusé du monde rue Lagauchetière.

Les auteurs interprêtent eux-mêmes deux rôles de leur revue ; ils s'y montrent excellents acteurs et diseurs consommés. Madame Rhéa-Harmant est tour-à-tour un petit chat noir et un petit castor gracieux et des plus jolis ; à bons regardeurs, salut. Voici pour les entendeurs : nous avons d'abord la commère, la charmante Jarrié, dont la voix est séduisante comme toute la personne et à qui on ne pourrait reprocher que de manquer un peu d'entrain. Mademoiselle Pezet est gentille, mais elle devra soigner sa diction qui n'est pas toujours très nette ; Pomponnette chahute beaucoup mieux en "Carrie Nation" qu'en "Moulin-Rouge."

Le compère est un bon compère et Cartal est amusant de même que Dane est spirituel ; mais Harmant est supérieur. Quel merveilleux fantaisiste-bouffe ! C'est un très bon comédien, qui rappelle Albert Brasseur.

Nous regrettons que l'ensemble ne soit pas complète par des figurantes mieux stylées et je comprends qu'on ne "patine pas avec l'amour" surtout quand le dieu malin se cache sous les traits de mademoiselle Castry.

***

La "Dame aux Camelias" a servi de débuts aux nouveaux artistes engagés à Paris pour la saison régulière du théâtre des *Nouveautés*.

Nous ne saurions rien dire du chef d'œuvre de Dumas qui n'ait été déjà dit. C'est une pièce écrite dans la fougue de la vingtième année et tous ceux qui ont eu vingt ans ne sauraient tenir contre l'explosion des ardeurs juvéniles d'Armand et de Marguerite, qui sacrifient tout à leur amour, raison, convenance, devoir, honneur. Aussi la "Dame aux Camelias" sera-t-elle toujours bien accueillie de tous les publics.

Seulement nous pouvons reprocher à la direction des *Nouveautés* le choix de cette œuvre parce que nous l'avons entendue mainte et mainte fois à Montréal, jouée par des "étoiles."

Il est permis de se demander pourquoi on s'obstine ainsi chez nous, à nous resasser le vieux répertoire ; c'est à croire que nous ne sommes susceptibles d'apprécier que ce que nous avons entendu et réentendu. Si on nous donne du Dumas aussitôt c'est la "Dame aux Camelias" ou le "Demi-Monde" qui s'impose. Je veux croire que ce sont là deux belles pièces et de celles qui resteront, mais ce n'est pas faire compliment au maître que d'exclure de notre scène canadienne, toutes ses autres œuvres.

Pourquoi, par exemple, ne pas avoir mis à l'affiche, "Denise" ou bien encore "La femme de Claude" ?

On ne saurait trop insister pour que les directeurs renouvelassent le répertoire. Nous sommes plutôt ignorants en fait de théâtre, et ça n'est pas en nous parquant ainsi, dans un choix restreint d'œuvres consacrées, qu'on réussira à faire notre éducation théâtrale. Vraiment nous serions excusables de penser que les auteurs dramatiques, en France, sont tous morts ou en train de mourir et que le théâtre contemporain agonise, quand au contraire il se porte bien et fait des petits. Paul Hervieu, E. Brieux, E. Rostand, A. Capus, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Pierre Wolff, etc, sont autant d'auteurs que nous ignorons et qui nous ferait grand bien de connaître.

De même que nous ne pouvons penser être familiers avec Dumas, Sardou, Augier, Pailleron, Bisson, etc, parce qu'on nous a répété, souvent jusqu'au radotage, une ou deux pièces de ces grands auteurs dramatiques.

Le théâtre des "Nouveautés" possède une bonne troupe homogène, espérons que la direction saura en profiter pour renouveler "notre répertoire," ce dont le public Montréalais lui saura gré.

Un mot de l'interprétation de la "Dame aux Camelias" :

Madame d'Arbelly, dans le rôle de Marguerite Gauthier, a fait preuve de beaucoup de métier. C'est une actrice intelligente, dont le jeu est sincère et la pose toujours juste.

M. Guiraud, dans le rôle d'Armand, s'est révélé comédien de tout premier ordre. C'est un vrai artiste qui a du "foyer" et qui est doué d'une voix très sympathique. Le quatrième acte appartient presque tout entier à Armand ; M. Guiraud l'a joué d'une façon admirable. L'art du jeune premier est un art très compliqué, très délicat, et qui ne s'acquiert, en dehors d'un heureux naturel, que par d'incessantes études ; M. Guiraud peut être fier de posséder son art à fond.

M. Dhavrol est un père Duval distingué ; l'unique scène qui compose son rôle est longue, Dhavrol l'a bien dite. Il n'y avait peut-être pas assez d'irritation dans ses premières phrases, mais il est très bien quand il faut être tendre.

La Prudence de madame Jeannin est un peu caricaturale et mademoiselle Meissonnier serait beaucoup plus à l'aise sur une scène de café-concert que sur une scène de comédie ; quand à mademoiselle Paule Lola, elle ne sera jamais ingénue, quoi qu'elle fasse. Debruyne est une gentille soubrette et nous espérons qu'on saura mettre à profit, la grâce et la bonne humeur de madame Clara Dartigny. (1)

FALSTAFF.

(1) Le prochain feuilleton théâtral de Falstaff traitera du Théâtre National et du Théâtre de la Gaieté.

La musique est civilisatrice

JE n'ai pas envie de faire l'apologie de la musique, cet art divin qui charme, élève et rend meilleur, car s'il faut avoir acquis certaines connaissances pour apprécier la peinture et la poésie, il n'en est pas exigé pour la musique, qui est un enseignement de l'âme à l'âme, un écho plus ou moins distinct, des merveilleuses harmonies de la vraie Patrie.

Pas de papillons noirs qui tiennent aux sons enchanteurs d'une gamme artistique. "Qu'on ait sa migraine ou ses vapeurs" que la mélancolie, cette forme légère de l'insanité, vous attire dans ses filets et vous y retienne ; que, semblable à un corps sans âme, vous erriez à l'aventure, tant le moral est souffrant... prêtez l'oreille aux mélodieuses inspirations d'un artiste quel que soit l'instrument,... l'esprit se dégage de l'étreinte mortelle et, à mesure que montent les flots de l'harmonie divine, l'ange de la consolation descend dans votre âme et lui rend avec usure les forces qui allaient manquer.

Ce n'est donc pas l'éloge de la musique que je viens faire ici, mais vous parler plutôt de son influence sur la création brute, sur les animaux et les insectes.

Qui ne connait l'histoire du serpent fasciné par la flûte ? des animaux farouches de l'antiquité attirés et soumis aux sons d'une lyre ?

On raconte d'Orphée que ses inspirations musicales faisaient agiter en cadence les branches des arbres sous lesquels il jouait.... Mais laissons la Fable et prenons deux faits du temps de Louis XIV, alors que le marquis de Louvois était ministre de la guerre.

Un capitaine du régiment de Navarre, ayant été condamné à six mois de prison, pour quelque brèche à la discipline militaire, demanda et obtint la permission d'adoucir sa retraite par l'usage de son instrument favori, le luth.

Après quatre jours de reclusion, notre musicien s'aperçut que, lorsqu'il jouait, les souris, sortant de leurs trous, formaient cercle autour de lui, et paraissaient l'écouter avec attention. Cette découverte le laissa sans mouvement et comme la musique avait cessé dès lors, la gent souriquoise se retira tranquillement dans son logis respectif. Laissé à ses réflexions, l'officier se reporta aux jours d'Amphion et d'Arion alors que celui-ci charmait un dauphin par les sons de sa lyre et que l'autre, bâtissant les murs de Thèbes, mettait tant d'expression dans le jeu de ce même instrument que les pierres venaient se placer d'elles-mêmes.

Le capitaine ne pouvait se décider à reprendre son luth ; car, à part la surprise, il avait une aversion bien naturelle à recevoir pareils hôtes.

Cependant, après six jours de silence, il recommença. Le même auditoire assista au concert et, comme si on eût prévenu les voisins, ou plutôt les voisines, leur nombre s'augmenta tous les jours. Ce qui amena en peu de temps plus d'une centaine de souris autour de lui. Dédaignant cet hommage rendu à son talent, notre musisien pria l'un des géoliers de lui donner un chat qu'il tenait renfermé dans une cage, quand il n'avait pas d'objections à la compagnie, et mettait en liberté, quand la solitude lui était plus agréable. Détail, dont le comique servit d'un grand adoucissement à la reclusion.

Est-elle vraie cette histoire ?

En tous cas ajoutons-y celle-ci qui date de la même époque ou à peu près.

La duchesse de Villeneuve avait un intendant, M. Philippe, qui joignait à sa probité et à son mérite, en général, un talent d'artiste sur plusieurs instruments différents.

Retenu, un jour, par le mauvais temps dans une chambre d'auberge, il sortit de sa poche un instrument à vent, une flûte, je crois, et se mit à en tirer des sons, distraits d'abord, puis des airs plus précis. Il n'avait pas joué un quart d'heure encore, quand il vit descendre du plafond en se laissant glisser sur leurs fils, un petit bataillon d'araignées qui venaient se ranger sur la table à ses côtés pour mieux l'entendre. Surpris, au-delà de toute expression, M. Philippe continua de jouer... et les araignées de l'écouter.

Désireux de connaitre le dénouement de cette séance étrange, il remit l'instrument dans sa poche et.... les insectes remontèrent au plafond. Impossible d'en douter, mesdames avaient fait la descente en son honneur, aussi ne furent-elles pas dérangées tant que M. l'intendant voulut demeurer à l'auberge.

Comme moi, vous n'êtes pas obligés d'y croire.

MANON DESLYS.

Rien n'est meilleur pour former le caractère que d'entendre des vérités difficiles.

NICOLE.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

PAGE DES ENFANTS

Causerie

CHERS petits enfants, vous êtes maintenant revenus à vos études, remplis d'un nouveau zèle pour les poursuivre avec succès, et de bonnes résolutions que vous saurez tenir, j'en suis sûre.

De même que les mois de liberté ont passé rapidement, de même aussi l'année scolaire s'écoulera plus vite que vous ne croyez, et vous vous trouverez rendus au temps ardemment désiré des vacances, sans presque y avoir songé. Pour cela, il faut employer utilement les mois d'instruction qui vous sont donnés. Sur la terre, chacun doit travailler dans sa sphère et suivant ses moyens, en tendant toujours vers le but marqué par Dieu, but que nous atteindrons si nous suivons la ligne droite qu'il a tracée pour chacun de nous. La vôtre aujourd'hui, petits amis, est de poursuivre vos études, et si vous voulez un jour être des hommes comme vos pères, ou des femmes modèles comme vos mères, il faut savoir vous courber au joug du présent. Plus tard, lorsque vous serez devenus grands vous apprendrez à ceux qui dépendront de vous, la loi de l'obéissance et du travail, auquel tout être créé est soumis.

Il faut encore..... ne point oublier votre page, petits amis, et répondre aux questions historiques et autres qui vous sont posées. C'est encore un travail, celui-là, mais un travail qui vous est agréable j'espère, et auquel j'y attache des prix à distribuer aux plus méritants, dès que l'heure en sera venue.

Je donnerai bientôt un concours à mes jeunes savants et savantes, et cela vers la fin d'octobre. Qu'on se le dise ! Plus tard, en décembre, viendra le tour des plus petits. Je publierai avec plaisir les meilleurs bulletins de janvier, mérités par mes petits neveux et petites nièces, à leurs institutions respectives.

Allons, bon courage pour l'étude sérieuse et revenez le plus souvent possible vous grouper autour de Tante Ninette, qui vous aime bien et qui a hâte d'applaudir à vos succès.

TANTE NINETTE.

Une république d'enfants

LES Etats-Unis détiennent décidément le monopole de l'inédit. Un certain M. George, s'avisant que la Confédération ne comprenait pas encore d'unités autonomes, ne vient-il pas de fonder chez nos voisins une république d'enfants ! Comment l'idée lui en est-il venue ?

Mais tout simplement, en lisant son journal. Un reporter avait traversé un de ces faubourgs de New York où l'on ne trouve pas un square, pas une avenue, pas un jardin privé, nulle pelouse enfin et nul arbre ou arbrisseau. Dans une ruelle peu fréquentée, il remarqua un gamin étique et loqueteux, qui contemplait quelque chose par terre avec les signes de la plus vive admiration. Le reporter s'approcha, questionna l'enfant. Il y avait entre deux pavés un menu fragment d'orange. Le pauvre petit, qui n'était jamais sorti du sombre quartier et ne connaissait la végétation que par ouï dire, avait cru découvrir là ce qu'on lui avait décrit pour une fleur de pissenlit.

M. George était philanthrope et millionnaire, comme beaucoup de ses compatriotes. L'idée qu'il devait y avoir à New York une quantité d'enfants pauvres, ignorant les beautés et les bienfaits de la végétation libre, le bouleversa. Il n'eut pas de peine à se faire confier en quelques semaines plus de deux cents enfants d'ouvriers chargés de famille ou en chômage, de veuves indigentes, de miséreux infirmes, et installa son petit monde sur un sien terrain de quarante-huit hectares qu'il baptisa FREEVILLE.

Cette propriété, située dans un site sain et pittoresque, se prête à diverses cultures et à l'élevage. Les habitants sont au nombre de 44 en hiver : 27 garçons et 17 filles, et vivent en des baraquements aménagés avec un certain confort, mais surtout selon les plus rigoureuses prescriptions de l'hygiène. En été, la population s'augmente de 206 jeunes enfants des deux sexes, campés sous la tente en attendant que l'on ait achevé la construction des "immeubles" de bois nécessaires pour loger le monde en toute saison.

La république de Freeville a une constitution. Les deux chambres se forment en congrès pour élire le président, dont le veto n'a force de loi qu'autant qu'il n'a pas contre lui les deux tiers du congrès. Les filles sont électrices et éligibles. Toutes les décisions du congrès sont soumises à la sanction du gouverneur de l'Etat de New-York et à celle du parlement des Etats-Unis. Il parait que celui-ci et celui-là suivent l'expérience avec grand intérêt, et que c'est avec un absolu sérieux qu'ils examinent les propositions des autorités de Freeville. Le Congrès de la petite république compte des représentants des quatre parties qui se disputent l'influence dans la grande république (républicains, démocrates, agrairiens et socialistes). La liberté de pensée est absolue. Une chapelle catholique, trois ou quatre temples protestants de différentes sectes, voire une synagogue sont en construction.

Freeville a son corps de policemen. Le système judiciaire comporte le jury à tous les degrés ; les juges sont élus ; les avocats appartiennent presque tous au sexe féminin,—on néglige de nous dire pourquoi. La prison dont le régime est patriarcal, a hébergé 8 condamnés durant l'hiver de 1896, 32 cet hiver. Cette proportion, relativement élevée, trahit que M. George a eu le grave tort de recueillir son petit monde un peu au hasard ; il a dû se trouver dans le nombre pas mal d'enfants alcooliques peut-être des enfants de mendiants de profession, peut-être même hélas ! quelques enfants de gredins.

Le point le plus curieux, c'est que les industries, le commerce, et l'agriculture sont exercés exclusivement par des syndicats de coopération sous la direction de patrons—ou de patronnes—élus.

Les malades sont à la charge de la communauté. Tous les garçons valides constituent une milice nationale et sont, nous n'en doutons pas, de vaillants soldats qui sauraient au besoin

PAGE DES ENFANTS

défendre énergiquement le sol de la patrie.

Que sortira-t-il de là ? Il serait téméraire de se prononcer dès maintenant sur les résultats d'une entreprise qui ne fait que commencer. On peut se demander cependant s'il est raisonnable de jeter des enfants sans expérience au milieu des difficultés de la vie publique, quand tant de grandes personnes s'en tirent à grand'peine. On ne manquera pas non plus de prononcer ici le mot de "caricature," et il sera facile de tourner en ridicule ces précoces citoyens. Mais, encore une fois, avant de porter un jugement sur la tentative de M. George, faisons quelques années de crédit à ce philanthrope. N'a-t-on pas vu aux Etats-Unis, des gamins de douze à quatorze ans, livrés à leurs seules ressources, poser les bases de fortunes considérables. L'esprit d'initiative, bien appliquée, est une précieuse qualité.

D. C.

Correspondance

Saint-Jérôme, 17 sept. 1901.

Chère Tante Ninette,

Je m'empresse de répondre à votre aimable invitation au risque peut-être de vous ennuyer ainsi que tous mes petits cousins et cousines. Savez-vous ce que j'ai le mieux aimé, ou de mes petits voyages ou de mes amusements durant les vacances ?... Certes, je choisis le premier de préférence : mais je vous surprends en vous disant que c'est une excursion en voiture !...

Nous sommes allés à quelques milles de Saint-Jérôme sur les Laurentides. Rien d'intéressant sur le parcours excepté la variété des couleurs des champs cultivés. Arrivés à Shawbridge nous descendons une côte affreuse pour passer sur le pont et de là nous montons toujours par degrés jusqu'à ce que nous soyons rendus au point culminant des montagnes. Là nous nous sommes arrêtés pour contempler le vaste panorama. Derrière nous s'élevait la chaîne continue des montagnes. Quel ravissant coup d'œil ! Que c'était beau de voir le soleil couchant dorer de mille couleurs ces montagnes qui nous environnaient !

Le coquet village de Shawbridge est au-dessous de nous dans un vallon creux. La rivière qui baigne ses pieds berce mollement de légers canots. C'est délicieusement joli et enchanteur à la fois de voir toutes ces maisonnettes blanches retirées et entourées de bosquets et de fleurs : ce sont de vrais petits nids. Qu'il ferait bon vivre toujours dans cette atmosphère parfumée !

Devant nous, au loin, à 15 lieues d'ici, nous voyons la ville et la montagne de Montréal ; et encore plus loin dans la distance nous apercevons le mont Belœil ! !

Je ne saurais vraiment décrire la beauté du site. Je voudrais être poète ou au moins écrivain pour le peindre ; je ne sais que dire : " Que c'est beau, que c'est beau ! ! "

Puis nous avons continué notre route en longeant la rivière.

Il ne me reste qu'à vous demander de venir nous voir, chère tante Ninette. Je me ferai un plaisir de vous conduire là et je suis certaine à l'avance que vous serez enchantée du voyage.

FLEURETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Devinettes

Quel poisson n'a pas d'arêtes ?

Quand le chat et la souris vivaient-ils en bonne amitié ?

Histoire du Canada

(*Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans*)

Que signifie l'acte de l'*Habeas Corpus*, en quelle année et sous quelle administration fut-il introduit ?

Histoire sainte

(*Pour les petits jusqu'à 12 ans.*)

Quel sacrifice Dieu demanda-t-il à un patriarche ? le nom de ce patriarche ?

Solution des Jeux d'Esprit

RÉP.—Le cerf brame.

Ont répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Osoline Tétrault, Académie Ste-Marie ; Bernadette Fugère, Académie Ste-Marie ; Jules IV, St-Hyacinthe ; Antoinette, Joliette ; Judith, Iberville ; Corinette, Montréal ; Adrienne, Anse à Giles ; Andrée, Montréal ; Isolette, Longueuil ; Fleurette, St-Jérôme ; Petite Sœur de Fleurette, Maurice Bauset.

Charade No.

Bernadette Fugère, Académie Ste-Marie ; Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Jules IV, St-Hyacinthe ; Judith, Iberville ; Corinette, Montréal ; Claire, Ste-Foye, Adrienne, Anse à Giles ; Andrée, Montréal ; Isolette, Longueuil ; Comtesse Isaure, Montréal ; Fleurette ; Petite Sœur de Fleurette, St-Jérôme, Fille du Moissonneur.

VARIETES

La population de la terre.

D'après M. Ravenstein, membre de la Société de Géographie de Londres, la terre sera complètement peuplée en 2072.

Il existe en ce moment sur terre quelque chose comme un milliard six cents millions d'habitants, lesquels sont répartis sur toute la surface du globe, les régions polaires exceptées, à raison de 6 habitants par mille anglais carré. Or, les terres fertiles pouvant nourrir 207 habitants par mille carré, les steppes 10 habitants par mille, et les déserts 1 par mille, il en résulte, étant donnée la superficie respective de ces trois catégories de terres, que notre planète aurait de la peine à nourrir plus de six milliards d'êtres humains. Vu une augmentation décimale de 8 p. 100 par an pour toute la terre, les 6 milliards d'habitants seront atteints en 2072.

—Tu viens voir mon papa ?

—Oui, cher enfant.

—Tu es coiffeur, dis ?

—Pourquoi le crois-tu ?

—C'est que papa vient de dire à la bonne, quand elle t'a annoncé : " Allons, bon ! Il vient encore me raser ! "

—

Il est expressément défendu à Bébé de rien toucher sur le bureau de papa.

Hier, au salon, la discussion roulait sur quelques mots nouvellement employés.

On fait apporter le dictionnaire. L'un de ces mots ne s'y trouvait pas.

—C'est singulier, fait le père, j'aurais juré qu'il y était ; en tout cas, voilà un mot qui nous manque.

Bébé avec conviction :

—Ce n'est pas moi qui l'ai pris !

Trente et un enfants !

On propose d'élever une statue à un Canadien-français, père de trente et un enfants, afin de susciter l'émulation de ses concitoyens. Ce projet pourrait faire croire, à un habitant de la planète Mars, qu'au Canada les femmes ne sont pour rien dans l'accroissement de la population. Comment expliquer autrement, si ces trente et un enfants avaient une mère, qu'elle ne soit pas coulée en bronze aux côtés de l'heureux papa ?

Ce n'est pas seulement au Canada que les apôtres de la repopulation semblent toujours négliger la participation, cependant prédominante, de la femme en cette matière. En France même, des gens bien intentionnés parlent sans vergogne de primer de toutes façons les pères de famille nombreuses, comme si le fait d'être père de beaucoup d'enfants était une action d'éclat.

On oublie par trop que, s'il y a quelque héroïsme en cette matière, c'est de toute évidence celui de la mère qui risque réellement sa vie à chaque naissance nouvelle. A côté, de cela, le rôle du père apparait une contribution si minime à l'œuvre commune que vraiment il y a quelque bouffonnerie à s'en occuper exclusivement.

Cette façon actuelle d'encourager la paternité est l'équivalent d'une pratique peu connue : la *couvade*, qui a existé même chez certaines peuplades européennes. Elle consistait, dès qu'une femme venait d'être mère, à faire aliter son mari et cette cérémonie attestait sa paternité. Pendant que le pseudo-malade était dorloté par toute la famille rassemblée, l'accouchée, encore tout endolorie, vaquait à ses occupations habituelles sans que personne en prît souci.

La pratique d'une telle coutume paraît invraisemblable. Cependant, elle ne dépasse en somme, pas en étrangeté, le procédé civilisé d'élever une statue à un homme parce que sa femme a mis au monde trente et un enfants !

La couvade se justifiait même mieux, car elle était en exacte correspondance avec les autres coutumes religieuses des peuples qui la pratiquaient ; tandis que le projet de la statue ne concorde guère avec les opinions habituelles des professionnels de l'idée de repopulation. Ceux-ci sont unanimes à professer que le soin de mettre des enfants au monde doit être le but de la vie d'une femme. S'il en est ainsi, comment, dans ce qui est considéré comme sa "partie" à l'exclusion de tous les autres genres d'activité, la femme ne peut-elle acquérir aucun droit à la gloire et pourquoi les hommes sont-ils seuls qualifiés pour recevoir la récompense d'une besogne reconnue comme essentiellement féminine ?

MAXIMILIENNE BIAIS.

La Fronde.

La Cuisine facile

PRUNES CONFITES

Les prunes confites font un très bon plat de déjeuner. Choisissez de grosses prunes et piquez chacune d'elles, en plusieurs endroits, avec une fourchette. Mettez-les dans une casserole et couvrez d'eau froide à la hauteur de deux pouces environ, puis mettez sur le feu et laissez bouillir pour qu'elles s'amollissent bien. Sucrez au goût puis faites cuire encore quelques minutes. Ne les brassez pas pendant qu'elles cuisent et laissez ainsi refroidir avant de les retirer.

PRUNES FARCIES

Ouvrez des prunes pour en extraire le noyau, remplissez la cavité avec de la pâte de Guimauve rôtie et roulée dans des amandes épluchées et pilées. On sert ainsi simplement ou recouvertes avec de la crême fouettée. Alors on réserve pour couvrir la crême, un peu d'amandes hachées.

—

Les prunes confites dans le claret sont délicieuses. Les prunes rouges, sont les meilleures pour cela.

Après avoir lavé et essuyé les prunes on les met dans une casserole avec six onces de sucre pour chaque livre de fruit, un morceau de canelle et l'écorce rapée avec le jus d'un citron. Couvrez le tout de claret et laissez bouillir doucement, jusqu'à ce que les prunes soient tendres ajoutant du sucre s'il est nécessaire. Coulez en pressant bien la pulpe du fruit et pour chaque pinte de la purée, ajoutez une once de gélatine dissoute et un verre à liqueur de brandy. Faites chauffer le tout, puis mettez dans un moule pour la nuit.

SALADES AUX FRUITS

Les salades aux fruits sont délicieuses quand elles sont bien préparées. En premier lieu elles devront être très froides. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille prendre les bananes, oranges, etc, ayant été exposées quelques heures dans un même endroit, chez un marchand de fruits et les mettre ensemble, arrosées de vin ou liqueurs et déposées sur la glace une quinzaine de minutes, pour les servir ensuite comme salade.

Le fruit devra être parfaitement glacé et pour cela le laisser très longtemps sur la glace. Les liqueurs devront être ménagées pour donner plus de saveur au fruit plutôt que de le dominer. A ce moment de l'année les marchés nous offrent une belle quantité de fruits qu'il est très facile de combiner en salade. Excellente est celle-ci :

Prendre des tranches d'ananas, de grosses cerises dont on enlève les noyaux, deux bananes, trois poires pelées et tranchées : le tout arrosé de jus d'orange dans lequel il y aura eu aussi le jus exprimé d'un citron, ainsi qu'une cuillerée à table de rhum de Jamaïque.

Conseils pratiques

CONTRE LE TORTICOLIS.—(Le procédé indiqué plus bas par l'école de Salerne, ne manque pas d'originalité. Est-il efficace ? C'est une autre question. En tout cas il est inoffensif.)

" Lorsque ton cou est frappé d'engourdissement et se penche lamentablement, frappe, avec un sou, la plante de ton pied. Soudain, ton nerf revient à la vie, et le mouvement, après être remonté de ton pied à ton cerveau, redescend tout naturellement jusqu'à ta nuque."

—Pour rendre les étamages des casseroles et ustensiles de cuisine tout à fait inaltérables, voici un moyen extrêmement simple et d'une étonnante efficacité : il suffit de joindre, de temps en temps, à l'eau dont on fait usage pour nettoyer ces ustensiles, quelques morceaux d'étain fin et une petite quantité de crème de tartre.



L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

La Caisse Nationale d'Economie

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE apprendront sans doute avec plaisir que le Capital de la Caisse Nationale d'Economie est maintenant de

$70,000.00

La Caisse va porter cette année à accumulation plus de **$3,005.00** d'intérêts, et il n'y a aucun doute qu'au 31 décembre prochain le Capital sera près de

$100,000.00

Nous sommes persuadés que nous intéressons nos lectrices en leur faisant suivre les progrès de la Caisse Nationale d'Economie car elle est la seule Société qui admet

Les Femmes et les Enfants

sans examen médical, ni aucune autre formalité, et donne les mêmes avantages qu'à toute autre personne du sexe masculin.

Toute mère de famille pourra facilement épargner 25c. par mois pour s'inscrire à la Caisse et inscrire chacun de ses enfants lorsqu'elle saura que la

La rente payée

après 20 ans de sociétariat sera suffisante pour pouvoir rencontrer les dépenses indispensables de l'existence.

Demandez les prospectus à

ARTHUR GAGNON,
Sec.-Trés.,
Monument National, Montréal.

ou aux autres bureaux établis par la Société.

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 2351

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.

TEL. BELL, MAIN 2106.

Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un FILTRE, garanti purifier l'eau pour 50c.
FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

LIBRAIRIE
C. O. Beauchemin & Fils
256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

DICTIONNAIRE DE LA PRONONCIATION MODERNE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Victor Delahaye, professeur d'élocution au Monument National de Montréal. Seul ouvrage portatif donnant la prononciation figurée de tous les mots de la langue française. Précédé d'une lettre à l'auteur de M. Louis Fréchette. 1 joli vol. de [illegible] pages, élégante reliure toile $1 00

TRAITÉ DE DROIT USUEL, par Marie Gerin-Lajoie. 1 vol. relié toile........ 0 75

LES ANCIENS CANADIENS, par Philippe Aubert de Gaspé. Nouvelle édition illustrée. 1 beau volume in-8 .... 1 00

FEMME ET NURSE ou ce que la femme doit apprendre en hygiène et en médecine, par le Dr. Severin Lachapelle. 1 volume relié toile.... 1 00

FOULONS LE DRAPEAU? par Henri Bernard. 1 très jolie brochure avec gravure en couleur........0.12

LA LOI D'AMOUR. Charité, philosophie de la charité, par le P. Gaffe, dominicain. 1 vol........0.55

LETTRE DU P. DIDON A UN AMI. 1 vol. in-12...0.55

Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boîte avec notice, $1
Six boîtes . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées pa la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

Creme
Poudre
Savon

SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris. Refuser les Imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

---



Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croitre. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

POUR VOS BONNES

FOURRURES

VOYEZ CHEZ

O. NORMANDIN

272-74 Rue St-Laurent.

P. S.—Si vous avez des réparations, envoyez sans retard, évitez l'encombrement.

EMILE ZOLA !

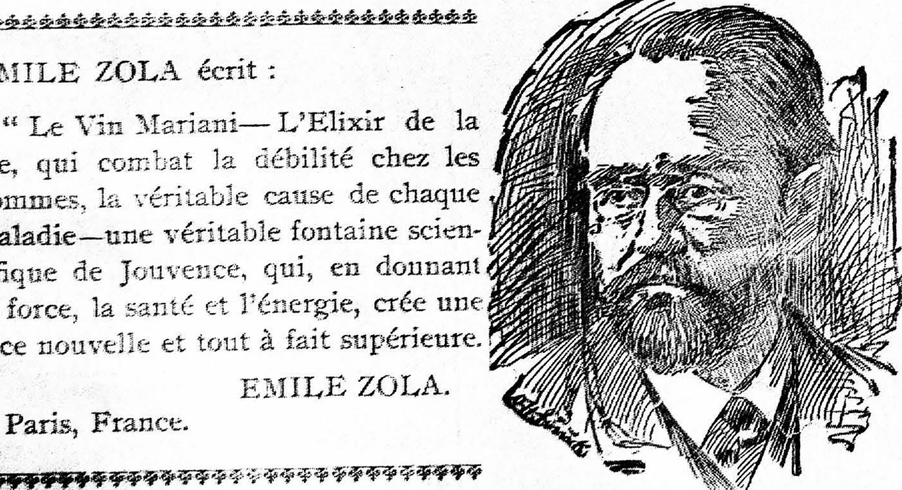
L'Ecrivain Français bien connu, spécialement célèbre dans l'affaire Dreyfus.

EMILE ZOLA écrit :

" Le Vin Mariani— L'Elixir de la vie, qui combat la débilité chez les hommes, la véritable cause de chaque maladie—une véritable fontaine scientifique de Jouvence, qui, en donnant la force, la santé et l'énergie, crée une race nouvelle et tout à fait supérieure.

EMILE ZOLA.

Paris, France.



Le Vin Mariani

Renforce les Personnes Faibles

Spécialement recommandé contre les maladies de la gorge, l'indigestion, l'anémie, la fatigue mentale et corporelle, les maladies des nerfs et débilité générale.

Le Tonique Stimulant Français Idéal Renommé dans le monde entier. . . . .

Chez tous les Pharmaciens.

Refusez les substituts.

LAWRENCE A. WILSON Cie, Agents Canadiens, MONTREAL